

2. Aleksandr POTEBNJA. — *La pensée et le langage* (traduit par Patrick Sériot et Margarita Schönenberger). Limoges, Lambert-Lucas, 2022, 342 p. ISBN : 978-2-35935-381-5

Les éditions Lambert-Lucas sont devenues l'une des références dans le domaine de la linguistique, entre autres la collection « Classiques des sciences du langage ». À côté de textes en français (Bréal, Saussure, Meillet, Guillaume), en espagnol (Coseriu) et en allemand (Humboldt, Schuchardt), le russe occupe une place éminente avec les traductions d'E. D. Polivanov, de *Marxisme et philosophie du langage* de V. N. Volochinov (attribué à Bakhtine lors de sa parution aux Éditions de Minuit en 1977) et aujourd'hui le recueil de textes d'A. Potebnja. Le livre a été traduit par Margarita Schönenberger et par Patrick Sériot qui l'a préfacé.

A. Potebnja (1835-1891) était jusqu'à présent inaccessible aux lecteurs francophones. Malgré les efforts renouvelés de nos collègues slavistes, il reste difficile de prendre la mesure de la contribution de la Russie aux sciences du langage faute d'une anthologie qui serait l'équivalent de celle composée par J. François pour l'allemand (*Le siècle d'or de la linguistique en Allemagne*, Lambert-Lucas, 2017). L'introduction s'ouvre sur un tableau de la situation en Russie (dont l'Ukraine) dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle inclut la biographie de Potebnja, la liste de ses œuvres et une appréciation de leur réception dans le contexte des débats qui, à l'époque, interrogeaient la question du rapport entre langue (et nationalité) et pensée (et psychologie). La problématique est centrée sur la question de la genèse du mot dont le processus de création originelle resterait actif dans les œuvres poétiques et la culture populaire.

L'apport propre de Potebnja à la longue série des commentateurs de Humboldt a été ainsi une *lexicalisation* de la problématique psychologique de Herbart, elle-même revue dans la philosophie du langage de Steintal. Potebnja, dans *P&L*, ne prend pour base de sa thèse que des substantifs : la langue, pour lui, est bien une nomenclature (même si changeante), non pas du monde, mais des *représentations* du monde dans l'« âme » des locuteurs. (Sériot, p. 42)

La réception a été contrastée : positive auprès des symbolistes, des marxistes et des néo-humboldtiens russes mais critique de la part des formalistes et du Cercle Linguistique de Moscou – de R. Jakobson en particulier – et des marxistes anti-psychologistes. En France, de rares références, par J. Kristeva notamment, ont proposé une traduction fallacieuse par « discours » de *reč* qui signifie « *langue, langage et ce qui est dit dans une langue*, en particulier dans sa *littérature* » (p. 47). La relation de l'ukrainien au russe, son statut entre langue et dialecte, est évoquée mais, par autocensure, Potebnja, qui était Ukrainien, n'a guère développé ce point.

Publiés une première fois en 1862 en revue alors que Potebnja avait vingt-sept ans, les dix premiers articles de ce recueil sont une reprise du contenu de ses enseignements à l'Université de Kharkov où il a accompli toute sa carrière. Une édition sous forme de livre a paru en 1892, une

troisième, posthume, a été complétée avec deux contributions. Douze chapitres donc pour cette traduction.

Le premier, « L'invention intentionnelle et la création divine du langage », récuse ces deux théories et soutient l'idée d'un progrès des langues. Le deuxième, « Becker et Schleicher », critique les visions organicistes de ces auteurs en se référant aux analyses de Steinthal. Le troisième, « W. von Humboldt », commente de longues citations de Humboldt autour de la distinction entre langue et logique (c'est une critique de la grammaire générale). Il y est traité de « la langue comme un travail de l'esprit » (p. 105) et de l'opposition *ergon / energeia*, de l'activité et du produit objectivé (le mot), du mot et de la perception sensorielle et enfin de la part respective de la liberté et de la nécessité dans le langage. La langue est présentée comme une condition nécessaire de la pensée, un moyen d'atteindre la vérité. Elle est d'essence sociale, dans une gradation qui va de l'individu à l'humanité en passant par le peuple. Après avoir consigné quelques preuves des disjonctions existant entre langue et pensée (l'enfant avant qu'il ne parle, le rêve, la création plastique, les sourds-muets, les mathématiques), Potebnja opère un partage entre ce qui est d'ordre logique (« la langue est nécessaire pour transformer les formes inférieures de la pensée en concepts » p. 117) et ce qui relève d'une psychologie (« la langue et l'esprit < sont > des manifestations conséquentes de la vie de l'âme » p. 118) qui s'applique aussi bien à l'individu qu'au peuple.

« Linguistique et psychologie » se réfère aux acquis du comparatisme et aux théories de Humboldt et Steinthal. La psychologie est considérée comme une science de l'âme qui, partant de la sensation, se consacre aux aptitudes (sentiments, volonté et cognition) et à l'enchaînement des actes. Potebnja se réfère à Herbart et Lotze pour restituer le trajet qui va de la perception (externe et interne) à la représentation, le mot assurant le passage des perceptions sensorielles au concept. Dans « Les perceptions sensorielles », une importance particulière est accordée à la cénesthésie, suivant les contributions de Waltz (distinction entre physiologie et psychologie), Lotze (distinction du phénomène physique et de la sensation) et Herbart (relation entre capacités sensorielles et perceptions). Les perceptions sont au principe d'une organisation en système, fondée sur la prise en compte du temps et de l'espace et sur la séparation entre le moi et le non moi. C'est la conscience réflexive qui distingue l'homme de l'animal. Pour Potebnja

(...) avoir une inclination pour un plaisir non utilitaire et désintéressé (...) c'est dans cette perfection des perceptions (...) que doit consister une des raisons du fait que l'homme est le seul être parlant sur Terre. (p. 152)

« Les mouvements réflexes et le son articulé » fait retour sur ce que serait la motivation sonore des mots dont l'émission, spontanée initialement, devient progressivement volontaire : à la conscience du langage articulé s'oppose l'inconscience des processus de la phonation. Potebnja analyse l'opposition entre consonnes et voyelles, le statut de la syllabe, la

complexification croissante du triangle vocalique et la spécificité de la structure sonore de chaque langue qu'il exemplifie en se fondant sur le traitement des emprunts. Le lien entre son et signification se réfère aux théories de Humboldt.

« Langage de la sensation et langage de la pensée » oppose le mot, lié à la pensée, à l'interjection, liée au sentiment. Les mots se forment à partir d'un reflet du sentiment dans le son qui, après qu'il aura été reconnu dans le signal émis par une autre personne, prélude au partage d'une signification pour laquelle entrent en jeu le dialogue et l'attention commune. Considérant que « la forme interne du mot est le rapport entre le contenu de la pensée et la conscience » (p. 176), Potebnja estime qu'il n'y a pas d'arbitraire dans la création du langage pour autant que l'on parvienne à remonter des racines vers des « sons pathognomiques » qui impliquent la restitution des effets de la prosodie. Les citations de Heyse et Humboldt orientent la réflexion vers un phonosymbolisme qui atteint ses limites dans la convention sociale qu'implique l'aperception.

« Le mot en tant que moyen d'aperception » est illustré par des exemples empruntés aux *Âmes mortes* de Gogol. À la différence de la perception, qui résulte d'une relation directe avec le monde objectif, l'aperception, définie comme « la participation des masses de représentation connues dans la formation de nouvelles pensées » (p. 187), révèle un décalage entre ce qui était attendu et ce qui advient. Potebnja reprend les propositions de Lotze pour hiérarchiser et définir l'organisation interne de la conscience, entre sensation et inconscient. Il en déduit la production de séries : « Les lois fondamentales de la formation des séries de représentations sont l'*association* et la *fusion* » et il confirme le rôle du mot : « Le mot (...) est avant tout un moyen de comprendre le locuteur, d'apercevoir le contenu de sa pensée » (p. 200), avec le risque d'une compréhension différente du sens. « En résumé, le mot est autant le moyen de comprendre autrui qu'il est celui de se comprendre soi-même » (p. 204). En note, P. Sériot souligne la proximité de ces considérations avec celles de L. Jakubinski (1892-1945).

« Représentation, jugement, concept » enchaîne sur la conclusion précédente : « (...) le mot est un moyen de se comprendre soi-même, d'*apercevoir* ses perceptions (...) la forme interne (...) n'est pas une image, mais une image de l'image, c'est-à-dire une *représentation*. » (p. 211) L'aperception, au-delà des processus d'association et de fusion, est un jugement, organisé par les parties du discours qui assure le processus de généralisation. Il y a deux types de jugements : synthétiques et analytiques. « L'ensemble des jugements produits par la décomposition de l'image sensorielle <est> une connaissance analytique de l'image. Cet ensemble est un *concept*. » La dimension logique du système, à portée universelle, est confrontée à la différence vernaculaire des systèmes examinée selon leur mythologie et les pouvoirs magiques accordés aux mots dans la prière, les interdits linguistiques ou la poésie.

« Poésie, prose, condensation de la pensée » détermine le caractère poétique d'une langue par le symbolisme que révèle la culture populaire, dans le conte en particulier. Comme le mot

(...) une œuvre d'art est une synthèse de trois moments (forme externe, forme interne et contenu), le résultat d'une activité créatrice inconsciente, un moyen de développement de la pensée et de la conscience de soi. (p. 256)

La langue verse dans le prosaïsme avec la science, en explicitant les causalités entre les concepts, alors que la poésie, dans sa fonction cathartique, exploite des images et des comparaisons « construites de telle sorte que le symbole précède ce qu'il désigne » (p. 267). Un développement est consacré à la différence entre le trait d'esprit (*Witz*), la perspicacité et la profondeur d'esprit. Le chapitre se conclut par une réflexion sur les procédés grammaticaux, sur la négation, les verbes de volonté et les pronoms notamment.

« La langue et l'esprit du peuple » relève une tendance à l'unification des peuples et des langues par un « mimétisme » qui s'observe autant à l'échelle de l'individu que des nations. Si la pensée est universelle, ses formes d'expression diffèrent. Le bilinguisme et la traduction tentent d'y remédier au risque d'une « dénationalisation », de la perte de la langue première par un locuteur ou une communauté, au risque aussi d'une séparation entre les intellectuels et le peuple. Ces questions renvoient successivement au bilinguisme français / russe des classes dirigeantes, au statut de l'ukrainien face au russe et aux polémiques concernant la définition de la culture entre les slavophiles et les partisans du *Kulturträger* dans l'intelligentsia allemande. Distinguant « idée nationale » et « esprit du peuple », Potebnja renvoie dos à dos l'ethnocentrisme et l'impérialisme culturel en reconnaissant à chaque langue son rôle spécifique de représentation de la pensée. Contre Rüdiger, qui voit dans la langue la réponse au nivellement de la civilisation et en tire des conclusions anti-slaves et pangermanistes, l'universalité des contenus est rappelée, dans une vision qui identifie la langue et l'esprit du peuple, le russe populaire prenant le pas sur le russe livresque.

« Sur le nationalisme » résume en cinq pages l'opinion de l'auteur qui dissocie le concept de peuple de toute considération ethnique ou territoriale en se référant à la langue : « (...) ce qui fait d'un peuple un peuple, n'est pas ce qui est exprimé par cette langue, mais la façon dont cela est exprimé. » (p. 317). Ainsi « étudier les orientations de la pensée d'un peuple déterminées par sa langue (...) est la tâche suprême de la linguistique. » (p. 317)

Un index des noms cités par Potebnja (il manque Rüdiger) figure en annexe avant un index détaillé des notions. Dans les textes cités, vingt-quatre sont en russe et trente en allemand dont sept de Steinthal : ce recueil est autant, de la part de son auteur, un travail de passeur qu'un travail de réflexion.

En conclusion, que pouvons-nous retenir aujourd'hui d'une œuvre qui date et qui n'a pas été intégrée aux grands échanges intellectuels du

XIX<sup>e</sup> siècle en raison de la marginalité de la Russie dans les réseaux savants de ce temps ? Laissons la parole à P. Sériot.

C'est là qu'on doit chercher une réponse circonstanciée à notre interrogation initiale : où passe la différence entre la Russie et l'« Occident » ? Dans le domaine de la linguistique, de la sémiotique et de la philosophie du langage, c'est du côté du couple lien / séparation entre langue et pensée qu'on trouvera le matériau le plus à même de nous mettre sur la voie. Du formalisme au réalisme socialiste, du futurisme à la théorie du reflet chez Lénine, les conflits sémiotiques qui allaient agiter le monde soviétique étaient en germe chez Potebnja. Quant à la linguistique européenne, elle serait connue de façon incomplète si l'on n'y incluait pas l'immense travail intellectuel des linguistes et philosophes du langage en Russie, Ukraine et Europe orientale en général, qui ont tant à nous apprendre, par contraste et complémentarité, sur notre « monde occidental ». (Sériot, p. 57-58)

On ne saurait mieux dire que cet ouvrage expose ce qu'ont été les débats dans le contexte très particulier de l'histoire de ce pays et des discussions de son intelligentsia, qu'il permet de comprendre la façon dont ont été reçus les enseignements de la philosophie du langage, du comparatisme, de la psychologie des peuples, comment ils ont été réinterprétés jusqu'à faire apparaître une pensée originale qui a toute sa place à côté des travaux en langue allemande, française, anglaise ou italienne. On aura reconnu le programme d'une épistémologie comparée à quoi P. Sériot a attaché son nom, à contre-courant d'écoles linguistiques oubliées de leurs prédécesseurs, a fortiori lorsque les ouvrages n'ont pas été rédigés, ou du moins traduits, en anglais. C'est à un moment de construction scientifique qu'est invité le lecteur sans qu'on puisse en tirer de véritables enseignements pour les réflexions actuelles en sciences du langage.

Gabriel BERGOUNIOUX  
 Université d'Orléans  
 gabriel.bergounioux@univ-orleans.fr

---

3. Jean-Paul BRONCKART et Ecaterina BULEA BRONCKART. — *Ferdinand de Saussure. Une science du langage pour une science de l'humain*. Paris, Classiques Garnier, 2022, 590 p. ISBN : 978-2-406-12925-7

Saussure est aujourd'hui l'un des auteurs les plus fréquemment cités en linguistique, au demeurant plus volontiers dans les pays latins que dans les écoles anglo-saxonnes. Aussi ce livre magistral, attentif à une rédaction et à une présentation qui en facilitent l'accès au lecteur, s'attache moins à faire connaître une théorie qu'à confronter des interprétations, à rendre son tranchant à une pensée qu'une certaine doxa, figée par les manuels et les pratiques d'enseignement, tend à émousser. Depuis les travaux pionniers de

R. Godel (1957) et R. Engler (1968-1974)<sup>1</sup>, la prise en compte des manuscrits déposés à la bibliothèque de Genève a conduit à réviser les conclusions tirées du *Cours de linguistique générale*. Il reste une difficulté de principe concernant leur exploitation. Faut-il s'en tenir à ce qui a été dit et écrit par Saussure ou éclairer son propos en référence aux acquis les plus récents de la linguistique ? La dédicace aux regrettés Jacques Coursil, Tullio De Mauro et Johannes Fehr indique l'orientation privilégiée par les auteurs, celle d'une pensée vivante.

Comme l'annonce le sous-titre, il sera d'abord question du langage et non des langues, de leur diversité et de leur évolution, puis de la transposition des hypothèses vers une « science de l'humain », entre science humaine et science sociale. J.-P. Bronckart a été l'élève de Piaget, il s'est inspiré de Vygotski et il en revendique l'héritage. Les propositions sont fondées sur une connaissance approfondie des textes, constamment cités à l'appui de la démonstration, avec le risque, généralement évité, de décontextualiser une pensée qui, dans la continuité des idées formulées dès le *Mémoire*, pour être demeurée constante dans ses attendus, a connu des inflexions significatives ; en témoignent les reformulations entre le premier et le troisième cours, entre 1907 et 1911 donc.

On commencera par un aperçu des quatorze chapitres dont le résumé en introduction suit une réflexion sur le pourquoi et le comment de l'ouvrage. Après un rappel biographique au chapitre I, le chapitre II présente le programme de la linguistique générale tel qu'il a été formulé dans les cours, les textes et les manuscrits avant de considérer les effets de la variation dans le temps et l'espace (III). Les chapitres IV à VII revisitent successivement les concepts majeurs, dans l'ordre : la triade *langue / langage / parole*, l'opposition *synchronie / diachronie*, la théorie des *signes* et la notion de *système*. Les chapitres VIII et IX font retour aux textes pour donner sa pleine mesure à une démarche qui couvre l'ensemble du domaine des sciences du langage, de la phonétique à la poétique. Après une récapitulation des résultats (X) sont étudiées les applications en épistémologie (XI), en psychologie (XII), en sociologie (XIII) et dans les sciences de l'homme plus généralement (XIV). L'ensemble est complété par la recension du corpus saussurien, une bibliographie de 316 titres et un index des noms. Pas d'index des concepts qui aurait reproduit, peu ou prou, le *Lexique de la terminologie saussurienne* de R. Engler paru en 1968.

La partie biographique exploite au mieux l'importante documentation disponible aujourd'hui. Elle met en relation la vie de l'auteur et ses recherches : la jeunesse genevoise, les études en Allemagne où Saussure a tellement appris alors que se constituait à Leipzig l'école néo-grammairienne dont la

1. GODEL, Robert. *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. De Saussure*. Genève / Paris, Droz / Minard, 1957.

SAUSSURE (de), Ferdinand. *Cours de linguistique générale*, édité par Rudolf Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1968-1974.

conception du *Mémoire* devait relever d'emblée les limites. Quand il s'est installé à Paris, dans l'enseignement qu'il assurait à l'EPHE, il a assuré entre autres la formation d'A. Meillet, de M. Grammont et de P. Boyer avant de retourner sur les bords du Léman.

Le deuxième chapitre, « Un positionnement théorique et méthodologique », met en perspective la rupture introduite par la linguistique générale dans la continuité d'une filiation avec la linguistique historique dont Saussure reprend le programme de façon critique. Il expose à ses étudiants, à travers les jugements qu'il porte sur l'histoire de la discipline, ce qu'il retient de ses prédécesseurs. Se conformer aux textes disponibles conduit à des lacunes dans l'appréciation, par exemple concernant l'apport de la « reconstruction » telle que la concevait A. Schleicher dont il n'est rappelé que la critique sévère à l'encontre d'une théorie naturaliste qui, selon Saussure « croule sous son propre ridicule » (cité p. 80). Complémentaire de l'analyse historique, la *langue* – par opposition à la *parole* et au *langage* – est appréhendée en synchronie en tant que « système ». De préférence à « structure », les auteurs restituent le terme employé par Saussure, ce qu'ils justifient ultérieurement (p. 281-282). Cette approche exclut toute dimension substantielle et constitue les faits exclusivement en fonction du point de vue adopté, à la fois comme repérage des différences, ou plutôt des oppositions, et comme fait social. À la nouvelle terminologie qui est élaborée, l'appellation de « métalangage » ne convient pas comme l'explique une note p. 100.

Le chapitre suivant reprend à nouveaux frais la question du « changement », ou plutôt des changements, phonétiques et analogiques d'un côté, géographiques et sociaux de l'autre. À l'appellation de « changement », Saussure propose de substituer « échange ».

*L'échange*, comme seule expression véritable de tout mouvement dans la langue. (...) Dans *l'échange* l'unité est établie par la valeur idéale, au nom de laquelle on déclare adéquats entre eux des objets matériels qui peuvent être d'ailleurs absolument dissemblables et de plus constamment renouvelés chacun dans leur substance. (*Double essence*, p. 164-165, cité p. 126)

L'observation diachronique ne se donne plus pour fin de décrire les transformations des unités ; elle interroge les modalités de conversion des oppositions dans le système. La description des variations dans l'espace introduit une dimension sociologique dont le *Cours* affirme qu'elle est constitutive de la langue sans qu'il soit fait référence aux premiers travaux de la discipline (la parution des *Règles de la méthode sociologique* de Durkheim en 1895 par exemple). C'est la convention que partage une communauté de locuteurs qui surmonte les aléas de l'arbitraire du signe et préserve le fonctionnement du système (ce point est repris p. 293).

Le chapitre IV, « Langage, langue, parole, discours », fait retour sur les définitions de la « parole », à la fois comme expression de la pensée et comme phonation. La mention du « discours » n'aboutit pas à en faire un concept théorique de plein exercice à l'inverse de celui de « langue »,

crucial à la fois dans la conscience qu'en ont les locuteurs, en tant que construction d'objet de la linguistique et aussi dans son ordre propre, intrinsèque, quand la langue est conçue comme agent et non comme produit.

Un second fait, c'est que la langue a la conscience non seulement des éléments, mais aussi de <l'influence> qu'ils exercent les uns sur les autres quand on les place dans un certain ordre ; la langue a le sentiment de leur sens logique, de leur ordre. (*Cours I-R*, p. 96, cité p. 159)

Le chapitre v est consacré à l'opposition synchronie/diachronie en distinguant des événements les états linguistiques. Il est rappelé que Saussure a désapprouvé l'emploi en linguistique du terme de « loi », et même de « règle », auxquels il préfère « régularité », mieux à même de rendre compte de la dimension conjecturale des phénomènes.

Le chapitre vi, « La quête de l'essence des signes », s'ouvre sur un rappel de la méthode adoptée par Saussure. Du fait de sa dimension sociale, la sémiologie n'est pas réductible à la psychologie. Dès lors que la langue est avant tout l'expression de « valeurs », c'est-à-dire des relations établies en synchronie entre l'ensemble de ses éléments dans un système, elle ne coïncide ni avec le projet des néo-grammairiens d'en expliquer le fonctionnement par des « lois phonétiques aveugles », ni avec le programme sémantique de M. Bréal conçu comme une étude diachronique des significations. L'ambition affichée de la sémiologie, dans l'extension déclarée par son créateur, n'a pas tenu toutes ses promesses. Dès lors que le caractère à la fois formel et différentiel du signe se résout dans l'affirmation d'une « essence double du langage », autrement dit dans l'impossibilité de dissocier l'analyse des deux faces du signe dont la négativité n'exclut pas la réalité présente dans la conscience des sujets parlants, la langue, comme système de signes, apparaît irréductiblement singulière dans cette catégorie.

« Le système de la langue » (vii) fait retour sur le concept de « structure » pour souligner que ce ne sont pas les signes qui fondent le système mais leur relation, leur « valeur ».

On ne saurait assez insister sur ce fait que les valeurs dont se compose primordialement un système de langue (un système morphologique), un système de signaux ne consiste ni dans les formes ni dans les sens, ni dans les signes ni dans les significations. (*Double essence* p. 170, cité p. 279)

La référence à la morphologie, reprise p. 283, inclut la syntaxe conçue comme projection lexicale de procédés morphologiques synthétiques (cf. p. 298). La linéarité et l'organisation syntagmatique sont complémentaires des « rapports associatifs », Saussure ne faisant pas usage du terme « paradigme » dans l'emploi qui est devenu usuel et qu'on lui impute.

Le chapitre viii revient sur l'interprétation qui peut être donnée au projet d'une linguistique des textes et des discours qui s'inscrirait dans un cadre saussurien à partir des études sur les légendes germaniques. Les réflexions sur ce thème sont absentes de l'enseignement dispensé à Paris et à Genève.



L'analyse est prolongée par un réexamen de l'irritante question des anagrammes qui s'ancre dans une relecture du *Mémoire* résumé en deux pages (p. 348-350) et se poursuit avec la recension des travaux de phonétique dans les notes manuscrites, le compte rendu du livre de J. Schmidt sur les sonantes (1895), les cours sur la versification et la linguistique générale. Ce que retiennent les auteurs, ce sont les réflexions sur le degré de conscience qu'auraient eu les poètes du procédé, sur sa fonction religieuse, sur les contraintes de la linéarité dans la phonotaxe, sur le « mannequin » sous-jacent qui pourrait s'en déduire et sur les licences qu'admettrait la composition.

Le chapitre x au titre énigmatique « Au-delà de Saussure... avec Saussure » se présente comme une récapitulation de l'analyse et des concepts. La « parole » est caractérisée à travers deux acceptions, selon qu'on considère les productions vocales ou l'organisation séquentielle des entités verbales : la première justifie l'éviction de la phonétique (au profit de la phonologie), la seconde le recours au concept de « discours ». Revenant sur la relation synchronie / diachronie, J.-P. Bronckart et E. Bulea-Bronckart soulignent l'aporie concernant le statut de l'identité en diachronie, de la relation qui pourrait être établie entre *separare* et *sevrer* par exemple. Une solution est esquissée, qui tire son inspiration des travaux sur les légendes germaniques et met l'accent sur la constance structurelle des positions actantielles indépendamment des noms des personnages ou de leurs attributs.

L'investigation revient alors sur la définition des entités de la phonologie et de l'ordre syntagmatique avant de synthétiser l'apport de la linguistique générale qui ne saurait se reconnaître dans des « sciences du langage », au pluriel, alors que, selon les auteurs, les limites du domaine n'ont jamais pu être tranchées (p. 410), en particulier dans l'irrésolution concernant le statut du signifié.

Le chapitre x traite de l'épistémologie de Saussure en relevant que, même si elle relève des sciences historiques par opposition aux écoles naturalistes emblématisées par Schleicher, le statut historique des langues ne justifie pas pour autant une réduction de la linguistique à l'histoire. Elle s'en démarque radicalement en ce qu'elle est sémiologique.

On a discuté pour savoir si la linguistique appartenait à l'ordre des sciences naturelles ou des sciences historiques. Elle n'appartient à aucun des deux, mais à un compartiment des sciences qui, s'il n'existe pas, devrait exister sous le nom de *sémiologie*, c'est-à-dire science des signes ou étude de ce qui se produit lorsque l'homme essaie de signifier sa pensée au moyen d'une convention nécessaire. (*Écrits de linguistique générale*, p. 262, cité p. 424)

Les propositions de J.-Cl. Milner et de S. Bouquet font l'objet d'une analyse critique. Le clivage porte sur la fonction des signes par rapport à la pensée, conçus le plus souvent comme de simples moyens d'expression alors même que c'est la structure de la langue qui est « constitutive des mécanismes de pensée et de connaissance » (p. 448).

Avant de conclure, les auteurs s'interrogent successivement sur les dimensions psychologiques et sociales de la langue. Dès lors que le signe associe (ou plutôt unit) un signifiant et un signifié (p. 457), la question de la pensée et de la conscience – conscience des sujets ou conscience de la langue – s'impose (p. 463, cf. *supra*). Le passage à la dimension sociale s'effectue dans le passage de la parole à la langue. Les recherches de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui constituaient l'horizon scientifique de Saussure, sont peu citées, essentiellement W. Wundt, avec un renvoi aux travaux de J. Fehr sur le sujet. Le constat s'impose aujourd'hui d'un embarras croisé des linguistes à l'égard des psychologues, et réciproquement, en particulier dans le cas de la psychanalyse. Les auteurs marquent leur défiance à l'égard de Lacan, préférant retourner à Freud à travers les commentaires de certains exégètes tels qu'A. Green, M. Arrivé, A.-G. Toutain et A. Manier.

Du côté de la sociologie, une distinction est faite entre la langue comme « fait social » et la langue comme « institution sociale » (dans la terminologie de Durkheim). Saussure se référait à W. D. Whitney qui parlait pour sa part d'« institution humaine ». L'adhésion de Meillet à l'école durkheimienne, contre G. Tarde, initie une discussion que les auteurs prolongent en pointant ce qui les oppose aux propositions de V. Volochinov (dans ses livres attribués à M. Bakhtine) et de M. Pêcheux. Une réserve est exprimée à l'égard de la sociologie saussurienne qui fait preuve de peu de considération pour l'interaction.

Le dernier chapitre commence par une recension des différents courants de la psychologie. Les auteurs réitèrent leur allégeance critique aux propositions de Piaget et de Vygotski relues à partir de l'apport de Saussure et reprennent la discussion des hypothèses de F. Rastier, de S. Bouquet, d'A. Manier ou de J. Habermas.

Dès le titre le lecteur est averti qu'il lui est proposé une somme, un livre qui embrasse l'ensemble des textes et de la documentation disponible, une étude de l'œuvre capitale de la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle et d'une grande partie des commentaires qui en ont proposé une interprétation. À cet égard, on n'est en présence ni d'une nouvelle introduction pour des lecteurs peu familiers avec le domaine, ni d'une étude sur tel ou tel aspect de la pensée. C'est une monographie, un travail riche, original, militant à sa façon dans sa lecture de Saussure, une contribution informée pour vivifier une pensée toujours menacée d'être étouffée par la doxa, avec une bonne connaissance des questions psychologiques et des textes, suivant une visée épistémologique qui restitue son actualité et son rayonnement transdisciplinaire à une pensée dont l'heuristique reste vive.

Gabriel BERGOUNIOUX  
 Université d'Orléans  
 gabriel.bergounioux@univ-orleans.fr